

Mercredi 31 mars 2010 à la Une de *Vaucluse-matin* (*Le Dauphiné* – édition provençale)

**Avignon : pas d'assainissement au Terminus Monclar
Leurs voisins les rats**

« Les habitants de ce quartier, où certaines familles de Gitans vivent depuis plus de 40 ans, demandent de l'hygiène, comme tout le monde »

Et en gras au-dessous :

Selon le Grand Avignon, la communauté d'agglomération compétente en la matière, le raccordement de ce quartier d'Avignon au réseau d'assainissement n'est pas à l'ordre du jour. Au terminus Monclar, près de la gare TGV et de l'hôpital Henri-Duffaut, une soixantaine de familles vivent dans des conditions sanitaires particulièrement difficiles.

En page 7, on lit : **Terminus Monclar Les gitans veulent être traités « comme tout le monde »**

Sans tout-à-l'égout depuis plus de 40 ans

« Les rats, ils viennent même quand c'est nickel. On ne peut rien laisser ouvert » explique Marie Deslye, installée dans ce quartier depuis trente-six ans. « Et je suis propriétaire de mon terrain ! » assure-t-elle. Plutôt fière, elle fait visiter sa petite maison. Effectivement nickel. Mais le problème, « c'est qu'on n'a pas de tout-à-l'égout et il y a des odeurs, surtout l'été... ». Cinquante à soixante familles vivent ici, soit environ trois cents personnes.

En suite vient la réponse autorisée :

Adjoint au maire d'Avignon, Philippe Marucci rappelle « que ce sont eux qui ont décidé de s'installer là, sur une zone au départ non urbanisée et que chacun doit porter ses responsabilités. La Ville, d'ailleurs, a mis en place toute une organisation sociale. Mais on ira certainement au bout des choses. Concernant l'assainissement, ça se fera certainement un jour mais pas aujourd'hui ».

« Les Gitans sont sales. »

Quelle race ! et cependant on ne saurait cheminer sur les routes du Puy-de-Dôme sans rencontrer de ces caravanes composées d'hommes aux longs cheveux luisants, au teint basané, à figure rébarbative, de femmes sales, déguenillées, d'enfants aux vêtements en loque, aux traits vieillis. [...] sous la vaste tente où couchent pêle-mêle femmes, enfants, adultes, vieillards se passent des scènes d'orgie dégoûtante.

La Gazette d'Auvergne, 2 octobre 1888

Il s'agit sûrement de l'idée reçue dont le caractère d'évidence est le plus partagé. Il y a à cela au moins deux explications relevant de deux registres différents mais qui se confortent l'un l'autre, et de quelques autres plus accessoires. Le premier domaine d'explication relève de l'iconographie et le second de l'anthropologie.

L'image, au sens propre, que l'Occident a produite des Égyptiens puis des Bohémiens et des Tsiganes n'est pas constante. Avant le XVIII^e siècle, les arts visuels (tapisserie, gravure, peinture) présentent des personnages à fière allure, souvent porteurs de signes de noblesse ou au moins d'aisance matérielle. Les tapisseries de Tournay (premier quart du XVI^e siècle) mettent en scène des nobles visitant un camp bohémien. Les hommes sont aussi bien vêtus que leurs visiteurs mais ils sont barbus et ont le cheveu long, à l'opposé de la mode de l'époque en Occident – c'est probablement ce qui explique le terme « les plus noirs des gens » que l'on peut lire dans le *Journal*

d'un Bourgeois de Paris à la date de 1427. Les femmes ont des robes en riches tissus, leurs coiffes les distinguent des femmes du temps, des turbans – d'où peut-être aussi l'assimilation des Égyptiens à des « Sarrasins » (musulmans à turban), un grand drap noué à l'épaule et le fait d'être pieds nus ; enfin les enfants sont nus. Ces Gitans sont donc surprenants par leur allure, par leur comportement, mais ils sont aussi porteurs, du moins pour une part d'entre eux, de signes de richesse (présence d'armes, de chevaux et de chiens les accompagnant). Les diverses diseuses de bonne aventure peintes au XVII^e siècle confortent cette image d'aisance : celle du Caravage porte aussi un turban et un drap noué à l'épaule, sa chemise en fin coton bordé de dentelle est d'un blanc immaculé tout comme son turban, sa couverture semble en velours soigné. On est loin de l'image de la pauvre Bohémienne qui lui succède dans l'iconographie à partir du XVIII^e siècle, c'est-à-dire l'époque où l'on ne considère plus les Égyptiens comme des « merveilles venues d'ailleurs ». Le terme bohémien est devenu synonyme de « vagabond », le regard porté sur ces personnages devient négatif. Les grandes troupes disparaissent au profit de plus petits groupes familiaux qui gagnent leur vie au jour le jour dans les campagnes, en vendant diverses babioles, ou en assurant de menus travaux de réfection ou encore quelques tours de chant ou d'acrobatie, en mendiant parfois. La place des Bohémiens n'est plus auprès de l'aristocratie mais dans les campagnes ou les abords des villes. La littérature populaire va renforcer cette image de la nouvelle place des Bohémiens dans la société : un roman qui eut beaucoup de succès à partir de 1850 s'intitule *La Dernière Bohémienne*. Il faut comprendre le mot dernière dans les deux acceptions du mot : le rang de la Bohémienne est le

dernier, on est au plus bas de l'échelle sociale, à la limite du monde civilisé, à la lisière de la sauvagerie – certains ne vivent-ils pas dans les bois ? Et elle est la fin de la race (comme on dit à l'époque), les « vrais Bohémiens » ont disparu ou sont en train de disparaître, thème qui ne cessera (et ne cesse) d'être présent auprès des journalistes et autres aventuriers qui ont tous vu les « derniers vrais Tsiganes ». La photographie et le cinéma du XX^e siècle vont abondamment renforcer cette image de pauvreté à laquelle l'idée d'insalubrité s'associe dans les discours. Il y a un exotisme de la pauvreté, du bidonville dont maints ouvrages et reportages se font encore l'écho sans donner à voir la réalité de la vie quotidienne, en particulier les soucis des femmes de maintenir la propreté des lieux intérieurs (caravanes, appartements ou maisons). Au quotidien, dans le monde du Voyage, il y a une frénétique obsession des femmes à préserver la pureté des choses et des hommes. Cela se traduit par le nettoyage systématique de la caravane ou de la maison à grand renfort de détergeant et de javel, par le fait que l'on ne se sert jamais des mêmes bassines pour laver ce qui s'approche de la bouche (la vaisselle, mais aussi les serviettes de table et mouchoirs) et ce qui touche le corps (les vêtements, draps, serviettes de corps) et plus encore, dans de nombreuses familles, on ne lave pas ensemble les vêtements masculins et féminins (comme pour beaucoup de monde les femmes sont « impures » pendant leurs règles ou après un accouchement). Comme dans toute civilisation, il y a dans le monde du Voyage des tabous, des interdits alimentaires, des pratiques jugées « honteuses » (être touché par la robe d'une femme, le bas du corps de la femme est impure, se servir d'un torchon comme d'une serviette, etc.). Il ne peut être ici question de traiter ces sujets dans le détail parce que cela n'aurait

aucun sens de vouloir généraliser à tous les Tsiganes telles ou telles pratiques ou croyances d'un groupe donné qui sont le fait de son histoire particulière et des emprunts que ses membres ont pu faire au cours de leurs pérégrinations.

Il est un point commun à toutes les civilisations qu'a fort bien analysé l'anthropologue anglaise Mary Douglas (*De la souillure*, La Découverte/poche, 2001), la place de la saleté : « Quand nous aurons détaché la pathogénie et l'hygiène de nos idées sur la saleté, il nous restera de celle-ci que notre vieille définition : c'est quelque chose qui n'est pas à sa place. [...] la saleté n'est donc jamais un phénomène unique, isolé. Là où il y a saleté, il y a système. La saleté est un sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière, dans la mesure où toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés. Cette interprétation de la saleté nous entraîne tout droit au domaine symbolique ».

L'évidence de l'idée reçue selon laquelle les Gitans sont sales est un élément de la logique de classification qui régit nos sociétés. Au-delà des réalités parfois observables et souvent mises en images, l'idée sous-jacente est bien que les Gitans ne sont pas à leur place, que partout et toujours ils n'y sont pas. Ce que Patrick Williams précise : « Jamais, à aucun moment de l'Histoire, en nul endroit de la planète, la présence des Tsiganes n'a été jugée par les autres comme une présence légitime. » Cette illégitimité toujours perçue ou affirmée par les membres des sociétés dans lesquelles vivent les Tsiganes ne peut s'affirmer franchement, encore que cela soit fréquemment le cas pour ceux d'entre eux qui voyagent (stationnement interdit aux nomades), mais trouve une expression plus simple et acceptable sous la forme du jugement de valeur que comporte l'affirmation de la saleté bien

connue de ces populations. Il est d'ailleurs remarquable, politiquement et symboliquement, que les deux choses que refusent en premier les mairies à un groupe de Voyageurs qui s'installent sur un terrain ce sont l'eau et le ramassage des ordures. C'est comme si elles affirmaient par-là : « Si vous n'êtes pas sales, devenez-le ! Pour nous donner raison, pour nous donner des raisons de vous expulser ! »

À l'opposé, du côté Gitan si l'on veut, il existe, et plus violemment chez les plus jeunes qui vivent difficilement ces rejets répétitifs, une manière de réagir qui conforte les *a priori* et qui consiste à laisser sales ou salir les lieux, les « endroits qui ne sont pas pour nous » disent-ils. Sur les grandes aires de stationnement, ou aires d'accueil, que les Voyageurs appellent des « terrains désignés », où sont mis ensemble des familles qui n'ont parfois aucune envie ni raison de cohabiter, terrains souvent situés près d'une décharge, d'un chenil, entre une autoroute et une voie de chemin de fer, les dégradations sont fréquentes, les toilettes souillées, les douches maculées. Trop souvent ces équipements sont plus conçus comme des camps que des campings – il faut mettre des grillages pour protéger les enfants des accidents dus à la circulation des trains ou des voitures trop proches, sans tenir compte des mœurs des Voyageurs. Chez la plupart d'entre eux une grande pudeur est de rigueur, on ne dit jamais que l'on va aux toilettes (on va chercher du bois, on va donner à boire aux chevaux, même s'il n'y a plus de chevaux depuis longtemps), il ne faut ni que cela se sache ni que cela se voit, dans ce cas à quoi servent des toilettes collectives placées au centre du terrain à la vue de tous ? La preuve *contrario* vient des nouvelles aires, plus petites avec des équipements séparés par famille, comme à La Rochelle et sa région, où chacun chez soi le temps du

séjour, est responsable de son équipement, en prend soin et paie sa cote part pour l'usage qui en est fait ainsi que sa consommation d'eau et d'électricité.

En visite auprès d'une famille tzigane de ma connaissance dont j'avais appris qu'elle n'a pu stationner que sur une ancienne aire d'accueil abandonnée des services de la ville et de l'association responsable, suite à un conflit d'intérêt entre elles, j'ai eu à franchir un véritable cercle d'immondices qui cernait le terrain. Un seul passage, véritable pont-levis dans une muraille d'ordures, permettait d'arriver sur un terrain goudronné, parfaitement propre, sur lequel les différentes familles, appartenant à des groupes ethniques différents, avaient chacune son espace clairement délimité. Certaines avaient de belles et grandes caravanes, d'autres vivaient sous des tentes et les dernières arrivées, ayant fui le Kosovo en guerre, s'abritaient dans des cabanes faites de matériaux de récupération : l'aire est près d'une voie de chemin de fer en pleine zone industrielle. Chaque espace était parfaitement propre, l'eau venait d'une bouche d'incendie située à trois cents mètres de là. Comment comprendre cette « ceinture de saleté » qui pouvait laisser croire qu'elle s'étalait jusque dans le camp même, alors que c'était tout le contraire de la réalité ? Hormis le fait concret que les services de la ville ne passaient plus depuis des mois dans cette zone, il faut plutôt penser, avec Mary Douglas, qu'il y a là une manipulation symbolique du réel : de part et d'autre, du côté « tzigane » comme du côté de leurs « hôtes » – *gadjé* – chacun réaffirme sa propre vision sociale de l'autre et de soi, réinstalle une frontière qui réaffirme les différences identitaires par-delà la commune humanité.